



CINÉMA [s]
LE FRANCE
www.abc-lefrance.com

SA MAJESTÉ DES MOUCHES

LORD OF THE FLIES

DE PETER BROOK

fiche film

FICHE TECHNIQUE

GRANDE-BRETAGNE - 1963 - 1h32

Réalisateur & scénariste :
Peter Brook d'après l'œuvre de
William Golding

Image :
Tom Hollyman

Montage :
Peter Brook, Gerald Feil & Jean-Claude Lubtchansky

Musique :
Raymond Leppard

Interprètes :
James Aubrey
(Ralph)
Tom Chapin
(Jack)
Hugh Edwards
(Piggy)
Roger Elwin
(Roger)
Tom Gaman
(Simon)
Roger Allan
(Piers)



SYNOPSIS Pendant la Seconde Guerre mondiale, un avion transportant des garçons issus de la haute société anglaise, envoyés par leurs parents en Australie pendant le Blitz, s'écrase sur une île déserte. Seuls des enfants survivent. Livrés à eux-mêmes dans une nature sauvage et paradisiaque, les enfants tentent de s'organiser en reproduisant les schémas sociaux qui leur ont été inculqués. Mais leur groupe vole en éclats et laisse place à une organisation tribale, sauvage et violente bâtie autour d'un chef charismatique. La civilisation disparaît au profit d'un retour à un état proche de l'animal que les enfants les plus fragiles ou les plus raisonnables paieront de leur vie.

CE QU'EN DIT LA PRESSE

(...) On voit comment se fabrique la haine de l'autre, en contrepoint des peurs irrationnelles : les petits anges



inventent un «monstre» parce que la peur de la «bête» les protège un temps de la peur tout court...

www.cinemas-utopia.org/toulouse

(...) Vision douloureuse de l'enfance mais qui ne se complait pas pour autant dans une détestation de cette période, et qui, si elle témoigne d'une souffrance vécue, sait aussi préserver le positif, et notamment les liens d'amitié.

<http://www.cinemapolis.info>

Fidèle adaptation du roman de William Golding publié en 1957, ce film du célèbre metteur en scène de théâtre Peter Brook est tout simplement cruel et magnifique à la fois. (...) Très vite, on s'intéresse à leur histoire et l'on est tout autant fasciné de voir leurs capacités d'adaptation que atterrés de voir les capacités des hommes à faire le Mal.

<http://www.resonance-online.com>

(...) L'occasion est belle de (re)découvrir le film étonnant de Peter Brook, réalisateur à l'œuvre méconnue, parce qu'éclipsée par son extraordinaire carrière théâtrale. Le noir et blanc très contrasté, la musique de Raymond Leppard, la liberté d'improvisation laissée aux jeunes comédiens rendent justice à l'envoûtante cruauté de la fable de Golding, bizarrement cantonnée aux rayonnages de la littérature enfantine. (...).

<http://www.zerodeconduite.net>

LE TOURNAGE VU PAR PETER BROOK

Trouver l'argent pour **Sa majesté des mouches** prit deux années, avec le lot habituel d'exaltations, de déceptions et de conflits. Suivirent le tournage, avec un budget on ne peut plus maigre, et le montage dans une salle de la banlieue parisienne, seul avec mon ami Gerry Feil. (...)

L'hiver 1961 fut dur. Il y avait le froid, et surtout il y avait l'OAS qui faisait exploser des bombes sous des porches. (...) Le pouvoir et le rôle du hasard, ainsi que le principe d'incertitude, étaient alors très en vogue. Le «cinéma vérité» flottait dans l'air. Souvent, les caméras étaient portées à la main par des cameramen que l'on poussait un peu partout sur des fauteuils roulants. On prenait le son en direct, de telle sorte que les bruits de la rue venaient couvrir les textes, les rendant agréablement incompréhensibles. La manière de faire du cinéma avait trouvé une nouvelle liberté, un nouvel élan. (...) Je recrutai un photographe qui n'avait jamais tenu une caméra de sa vie, et une équipe presque entièrement composée d'amateurs. Il nous fallait redécouvrir les lois du cinéma, inventer des techniques qui permettent à une caméra de suivre des enfants escaladant des rochers ou courant sur le sable. Nous disposions de peu de temps. Avec un enthousiasme inattendu, des parents nous prêtèrent leurs enfants, mais seulement pour la durée des vacances d'été. N'ayant

pas la possibilité de visionner les rushes, nous étions contraints de nous protéger en multipliant les prises, ce qui rendait indispensable le recours à une seconde caméra. Je demandais à Gerry Feil, qui avait été impliqué dans toute la préparation du film, (...) de prendre la deuxième caméra avec l'entière liberté de saisir au vol toutes les images qu'il voulait. De mon côté, je travaillais minutieusement avec le cameraman principal pour établir nos cadrages. Quand vint le moment de monter le film, je fus fasciné de découvrir que très souvent j'optais pour le point de vue de la caméra de Gerry. Bien entendu, si chaque plan n'avait pas été soigneusement construit et répété, Gerry n'aurait pas eu de matière première. Mais je fus frappé de constater comment le côté inévitablement dirigiste du réalisateur peut être élargi par un point de vue libre de toute contrainte. J'appris plus tard que Renoir avait dit un jour à Matisse : «Quand j'arrange un bouquet de fleurs dans le but de le peindre, je finis toujours par le retourner et par peindre le côté que je n'avais pas prévu.»

Dossier de presse

Extrait d'*Oublier le temps* de Peter Brook (1998 / Seuil)



NOTES

(...) *La montée de la violence et la découverte de l'île paradisiaque*
Peter Brook fait là une démonstration audacieuse, à partir de la reconstitution d'une société tribale avec adoration de divinités, rites et violence, de la cruauté des enfants. Les conclusions que le spectateur est invité à tirer de leur aventure (existence d'instincts de mort et de domination en chacun de nous, problème du Mal) concernent l'homme en général. Il n'y a pas dans le roman de regard extérieur, différent de celui que ces enfants portent sur eux-mêmes et sur ce qui les entoure. Le film narre avec minutie l'apprentissage de ces enfants à se débrouiller par eux-mêmes et à refonder une micro-société. Très vite fascinés de voir leurs capacités d'adaptation qu'aterrés de voir les capacités des hommes à faire le mal.

La nature

Comme les enfants ne peuvent exprimer ce qu'ils ressentent, c'est la nature dans laquelle ils baignent qui se charge de tout le poids émotionnel. L'enfant, à l'instar du primitif, noue des rapports de complicité avec tout ce qui ne parle pas. Dès qu'il s'arrête et écoute dans la jungle, ses perceptions sont d'une incroyable intensité.

Que ce soit la terre chaude contre laquelle il applique son oreille, l'inextricable forêt dans laquelle il se plonge, l'eau du lagon dans laquelle il se baigne, la fascina-

tion face à l'océan qui engloutira le corps de Piggy, le récit offre constamment des images d'une très grande volupté. Le film en devient cruel et magnifique à la fois.

Dans ce parcours, les enfants ont besoin de croire à quelque chose qui peut les punir au-delà de leurs différences. Suite à un malentendu et à la capture d'un cochon dont ils élèvent la tête sur un pique, ils instaurent une croyance animiste en un «Seigneur des mouches», divinité de l'île. C'est alors le début des conflits sanglants entre les uns et les autres.

Dossier de presse

BIOGRAPHIE

(...) Peter Brook naît à Londres en 1925, dans une famille d'émigrés russes qui a fui la révolution. Son père désirait qu'il fasse des études de droit à Oxford. Mais l'attrait du jeune homme pour le spectacle se fait très vite sentir. «À seize ans j'annonçai à mon père que j'allais quitter l'école et suivre des cours de photographie à Londres, première étape vers le cinéma» raconte-t-il dans son livre de souvenirs, *Oublier le temps*. «Il m'écouta patiemment, puis me proposa un compromis. Il pouvait me procurer, grâce à des amis, un petit travail dans un studio de films produisant des documentaires, mais à une condition : qu'au bout d'un an j'entre à l'université et reçoive une éducation.» Brook commence à monter ses premières pièces en amateur, puis, tout en étudiant les langues étrangères à l'université, il crée un ciné-club, et, en 1944, tourne envers et contre tout un film d'une heure, inspiré du livre *A Sentimental Journey* de Laurence Sterne. Une fois ses études terminées, il cherche du travail. La Seconde Guerre mondiale fait encore rage et les bombes pleuvent sur Londres, néanmoins, il se retrouve déjà engagé comme metteur en scène sur plusieurs pièces de théâtre. (...) Parallèlement à son travail de metteur en scène de théâtre, Peter Brook n'a jamais renoncé à sa passion pour le cinéma, prolongeant volontiers l'expérience de *A Sentimental Journey*. En 1953, il réalise *L'Opéra*



des gueux, d'après un opéra de John Gay, avec Laurence Olivier. (...) En 1960, le metteur en scène adapte le *Moderato Cantabile* de Marguerite Duras, avec Jeanne Moreau et Jean-Paul Belmondo, et, dans un climat mélancolique, orchestre la brève rencontre entre une femme riche et un homme qui, comme elle, vient d'être témoin d'un meurtre. **Sa majesté des mouches** en 1963 est suivi en 1967 du célèbre **Marat/Sade**. On y voit le divin marquis interné dans un hôpital psychiatrique, essayer de monter une pièce sur Marat : en résulte un chaos inspiré du théâtre de Brecht et d'Artaud, une expérience cinématographique singulière et dérangeante, qui reste aujourd'hui encore furieusement avant-gardiste.

En 1968, **Tell Me Lies** s'interroge sur la guerre du Vietnam. En 1971, **Le Roi Lear** transpose sur grand écran la mise en scène imaginée pour les planches - avec toujours Paul Scofield dans le rôle-titre. En 1979, **Rencontres avec des hommes remarquables** prolonge le travail de dépouillement opéré de manière radicale dans le théâtre des Bouffes du Nord. Ce récit d'apprentissage inspiré de la vie du philosophe Georges Gurjieff est un long voyage initiatique en quête de Sagesse, situé dans les terres arides d'Asie centrale. Après avoir adapté pour la télévision ses pièces *Mesure pour mesure* (1979) et *La Cerisaie* (1982), expérience qu'il réitérera plus tard avec *La Tragédie d'Hamlet* (2002), Peter Brook transporte en 1983 dans

les salles obscures sa **Tragédie de Carmen**, qu'il a créée deux ans plus tôt au théâtre, réinterprétant la musique de Bizet et les phrases de Mérimée. En 1989, il continue de s'inspirer de son activité sur les planches et condense les neuf heures de représentation scénique du **Mahabharata**, d'abord, en une série télévisée de six fois 55 minutes, puis en un film de presque trois heures. Co-écrit avec le scénariste Jean-Claude Carrière, basé sur le long récit fondateur de la religion hindoue, ce «grand poème du monde» narre la querelle entre les Pandavas et les Kauravas, rivaux dans la conquête du pouvoir. (...)

Dossier de presse

FILMOGRAPHIE

Court métrage :	
A Sentimental Journey	1944
Longs métrages :	
The Beggar's Opera	1953
Moderato cantabile	1960
Sa Majesté des mouches	1963
Marat/Sade	1966
Dites-moi des mensonges	1967
King Lear	1971
Rencontres avec des hommes remarquables	1977
La Tragédie de Carmen	1982
Le Mahabharata	1989/1991
La Tragédie d'Hamlet	2002

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°72
Cahiers du cinéma n°640
Repérages n°6